

Traduction philosophique et traduction spécialisée, même combat ?

Jean-René Ladmiral
Université de Paris-X-Nanterre
C.E.R.T. & I.S.I.T. Paris



Synergies Tunisie n° 2 - 2010 pp. 11-30

Résumé : *La traduction « non littéraire » constitue un vaste domaine, maintenant dominant (au moins quantitativement) et bien connu, mais qui relève d'appellations multiples : traduction « technique », traduction spécialisée ou traduction professionnelle, traduction « pragmatique » ou fonctionnelle. La formation des traducteurs en appelle à une interdisciplinarité qu'on peut articuler en trois « tiers » (inégaux) : traduction spécialisée et traduction générale ; savoirs auxiliaires, comme le droit, l'économie et la géopolitique, ainsi qu'une initiation à l'informatique et aux N.T.I.C. (nouvelles technologies de l'information et de la communication) ; formation méthodologique fondamentale, dans le cadre de la traductologie et de la terminologie. C'est dire que la formation strictement professionnelle doit s'inscrire dans le cadre d'une pédagogie plus large. Ainsi la traduction philosophique pourra-t-elle, paradoxalement, apporter sa pierre à l'édifice : notamment pour ce qui de la traduction à partir de l'allemand.*

Mots-clés : *allemand, didactique, formation professionnelle, pédagogie, philosophie, traduction spécialisée, traductologie*

Abstract : *“Non-literary” translation constitutes a vast domain, now dominant (at least quantitatively) and well-known, but which comes under multiple names: “technical” translation, specialised translation or professional translation, “pragmatic” translation or functional. The training of translators appeals to an interdisciplinarity which can be articulated in three (unequal) “thirds” : specialised translation and general translation; auxiliary knowledge, such as law, economics and geopolitics, as well as an introduction to data processing and N.I.C.T. (new information and communication technologies) ; fundamental methodological training, within the framework of traductology and terminology. It is to say that strictly vocational training must lie within the scope of a broader pedagogy. So, philosophical translation will it be able, paradoxically, to add its contribution : particularly in respect of the translation out of German.*

Keywords : *German; didactics; vocational training; pedagogy; philosophy; specialised translation; traductology*

A Tatiana

Une première version, légèrement différente de la présente étude a été publiée in Traduction spécialisée : pratiques, théories, formations, éd. Elisabeth Lavault-Olléon, Berne, Editions Peter Lang, 2007 [Travaux Interdisciplinaires et Plurilingues en Langues Etrangères Appliquées, Collection placée sous la direction de Klaus Morgenroth et Paul Vaiss, Vol. 10], p. 115-145. Nous remercions les Editions Peter Lang de nous avoir permis d'en reprendre ici l'essentiel de la substance. D'une façon générale, on trouvera dans ce volume collectif tout un ensemble de contributions de grande qualité concernant le domaine particulier de la traduction spécialisée ou professionnelle.

1. Problèmes de conceptualisation

Mon titre est fait pour surprendre. D'abord, on pourra trouver qu'il est paradoxal, presque contradictoire, d'associer à la traduction spécialisée la traduction philosophique - à laquelle, personnellement, j'ai consacré une bonne part de mes travaux, sur le plan théorique et, plus encore, au niveau de ma pratique de traducteur. Et puis on aura relevé cette note rétro qu'y apporte la connotation « soixante-huitarde » de sa formulation, qui fait un peu penser à un titre de l'hebdomadaire satirique *Charlie-Hebdo* ... Je cède ici d'autant plus volontiers au penchant « auto-philologique » de commenter, sinon même d'auto-célébrer, mon propre titre qu'il n'est pas de moi : il m'a été suggéré par Élisabeth Lavault.

Élisabeth Lavault a souligné que la traduction philosophique est une forme de traduction spécialisée. C'est la vérité. En même temps, on aura compris que j'ai commencé en les opposant, dans la mesure où s'il est vrai que la traduction des textes philosophique est bel et bien une sorte de traduction spécialisée - et même « très spécialisée », diront d'aucuns - il n'est pas moins vrai, au-delà de cette évidence de bon sens, que l'appellation de *traduction spécialisée* prend aussi, dans le contexte des formations dont nous avons la responsabilité, un sens particulier qui ne se confond pas exclusivement avec ce qu'indique le syntagme réunissant le substantif « traduction » (*genus proximum*) et l'adjectif « spécialisé » (*differentia specifica*), conformément à ce qui en serait la définition au sens traditionnellement aristotélien « par genre prochain et différence spécifique ». De fait, au plan d'une pragmatique du discours, elle se charge d'une plus-value sémantique qui pointe une problématique à laquelle nous sommes confrontés. C'est le concept de traduction spécialisée lui-même qui fait problème. C'est pourquoi, dans le prolongement des analyses de Zélie Guevel, ma première partie s'en tient ici à quelques *remarques lexico-terminologiques* cherchant à conceptualiser l'objet qui requiert notre attention.

Pour ce faire, j'entends en revenir d'abord à un niveau élémentaire d'ordre linguistique et didactique. S'agissant du matériau avec lequel nous travaillons, c'est-à-dire les langues, il y aurait lieu de reprendre trois concepts très proches dont il convient de préciser les acceptions spécifiques, à savoir : langue spéciale, langue de spécialité et langue spécialisée. Traditionnellement, la *langue spéciale* est une catégorie sociolinguistique dont la fonction est de désigner la réalité des spécificités de la langue dont usent les locuteurs pour autant qu'ils appartiennent à telle ou telle catégorie sociale (socio-professionnelle, par exemple) ou qu'ils s'attachent à traiter de tel ou tel objet (« technique », par exemple). Plus concrètement, la *langue spécialisée* engloberait l'ensemble des usages en vigueur quand il s'agit d'un domaine particulier de la pratique sociale. En somme, la langue spécialisée désignerait *en extension* ce que la langue spéciale est censée définir *en compréhension* comme objet d'étude sociolinguistique. Pour prendre un exemple dans le domaine de ma pratique de la traduction philosophique : la langue spécialisée de la philosophie, ce serait le corpus de l'ensemble de la langue des philosophes ; alors que la langue spéciale des philosophes, ce serait la somme des différents marqueurs sociolinguistiques caractérisant un discours comme philosophique, quitte à ce qu'au demeurant certains de ces items « philosophiques », plus ou moins terminologiques, trouvent ponctuellement leur place dans la langue générale. Quant à la *langue de spécialité*, elle se situe en aval de ce couple conceptuel et elle désigne une catégorie purement didactique : c'est ce que nous enseignons, ce que nous pensons pouvoir et devoir enseigner, par rapport à une spécialité qui, pour nous, renvoie à une pratique

professionnelle. Dans le cadre de l'un des versants de ma propre pratique pédagogique, il s'agirait des difficultés propres au discours philosophique que je m'attache à clarifier pour mes étudiants de philosophie à l'Université de Paris-X-Nanterre - et dans une certaine mesure, dont il sera traité plus bas, pour mes apprentis-traducteurs de l'I.S.I.T. En somme, on aurait là trois niveaux : le niveau empirique de l'usage constaté et le niveau « scientifique » de constitution d'un objet d'étude, et puis le niveau didactique de la pratique. On pourra trouver abstraite et « byzantine » la distinction de ces trois catégories qui ne font qu'étiqueter trois aspects différents et complémentaires de la même réalité, et qui ne sont différenciées qu'en vertu d'une analyse conceptuelle. Mais il est bon de les avoir en tête pour autant qu'elles caractérisent le substrat de la langue qui sous-tend la problématique de la traduction spécialisée et qu'elles en indiquent l'horizon « sociolinguistique » ou plutôt *dialinguistique*¹. Cela dit, la question de la traduction spécialisée se pose essentiellement au niveau de la pratique : de la pratique professionnelle, mais aussi de la pratique pédagogique qui est censée y préparer les étudiants dont nous avons la charge ; et à ce titre elle pose des problèmes particuliers. Ainsi le concept de traduction spécialisée fait-il problème en lui-même dès qu'on essaye d'en donner la *définition*, comme il a été indiqué d'entrée de jeu.

Significativement, il arrive qu'un Daniel Gouadec lui préfère l'expression de « traduction à orientation spécialisée », formule où je vois une sorte d'euphémisation qui, à mes yeux, est la marque d'une gêne - un peu comme dans le *Sophiste* de Platon, où Socrate nous dit que quand nous employons le verbe être (étant), nous nous trouvons « dans l'embarras » pour préciser la signification exacte de ce vocable. Je dirai qu'il en va de même pour la traduction spécialisée : quand nous en parlons, ici et ailleurs, nous savons tous très bien de quoi il s'agit ; mais pour la définir, nous nous trouvons nous-mêmes « dans l'embarras »². En termes scolairement linguistique : nous avons le *réfèrent* (dans la réalité), mais paradoxalement le *signifié* (conceptuel) nous échappe. Ce paradoxe est au cœur de mon propos puisqu'aussi bien, comme on l'a vu d'emblée, la traduction philosophique est, d'un côté, un cas particulier de la traduction spécialisée et que, d'un autre côté, elle en fait figure d'antonyme ; en sorte qu'elle est ici comme un dispositif qui débusque le flou inhérent à cette idée de traduction spécialisée. En conséquence, on retrouvera cette même incertitude au plan du *signifiant* : à telle enseigne qu'on voit se multiplier les appellations servant à désigner ce qui nous occupe.

L'intitulé retenu ici de *traduction spécialisée* (qu'on pourra, donc, aussi euphémiser en « traduction à orientation spécialisée ») remplace lui-même avantageusement l'appellation, un peu datée, de *traduction technique* entendue dans une acception assez large, conformément au double sens que peut prendre en français le mot « technique ». En sorte qu'on pourra parler d'une expression technique (*terminus technicus*) quand, par exemple, on relèvera la « technicité » de la terminologie kantienne dans une formule du genre : « la démarche même de la science est d'aller de l'assertorique à l'apodictique », qu'il a pu m'arriver d'écrire dans un article de « magazine » sur l'historicité dans les sciences physiques et biologiques. Entendu ainsi, cela va donc bien au-delà de la traduction technique, au sens restreint, qui s'en tient à proprement parler aux textes traitant des appareillages matériels plus ou moins complexes qui mettent en œuvre les applications proprement techniques de la science et que, par abus de langage, on confond parfois avec la « technologie ». En somme, dans cette acception élargie, la traduction « technique » n'est pas autre chose que la traduction spécialisée (en allemand : *Fachübersetzung*).

Comme on sait, nos amis d'outre-Rhin parlent plus volontiers de *traduction pragmatique*: la traduction des textes pragmatiques, dont il s'agit, étant définie négativement par opposition à la traduction littéraire. On n'a fait là qu'en revenir à la très classique opposition entre traduction technique et traduction littéraire. Au reste, d'aucuns parlent tout simplement de « traduction *non littéraire* ». Et fondamentalement, c'est bien de cela qu'il s'agit au bout du compte, dans les diverses appellations qui viennent d'être évoquées, comme aussi dans celles qui suivent. Quant à moi, la formule « traduction spécialisée » me convient parfaitement, mais j'incline, comme d'autres, à lui préférer celle de *traduction professionnelle*. Il reste qu'elles sont tout aussi approximatives l'une que l'autre ; et, par exemple, on peut aussi bien se spécialiser dans la traduction des textes littéraires que faire de la traduction littéraire son activité professionnelle. Je dirai qu'il n'en va guère autrement d'autres formulations comme celle de *traduction fonctionnelle*.

Au reste, on peut encore marquer cette même opposition et donc spécifier *a contrario* ce qu'est la traduction spécialisée (ou professionnelle), de façon plus imagée, en reprenant une formule du regretté Daniel Moskowitz, qui avait coutume de distinguer deux sortes de traducteurs : ceux qu'il appelait les *esthètes* (au nombre desquels il me comptait) et ceux qu'il appelait les *mercenaires* (au nombre desquels il se comptait lui-même)³. L'intérêt de cette formule, apparemment légère et désinvolte, est qu'elle déplace le problème : au lieu de se mettre en quête d'une typologie de la traduction, au sens d'une typologie (sinon d'une ontologie) des textes à traduire, elle se contente d'esquisser une opposition entre deux approches professionnelles (et personnelles) dans l'exercice réel de l'activité traduisante. Or, pour ce qui nous occupe, c'est effectivement dans ces termes que le problème se pose - et ce, même s'il est bien évident que ces deux approches différentielles ne laissent pas de déterminer pour une bonne part le genre des textes auxquels, respectivement, elles « s'attaquent ». De fait, la différence entre traduction spécialisée et traduction littéraire est principalement d'ordre matériel : modes de rétribution (droits d'auteur ou honoraires, salaire, etc.), traduction signée ou non, modalités d'utilisation de la traduction une fois « livrée », etc. Avec tout un spectre de cas intermédiaires: traduction de presse, traduction de conférence, doublage et sous-titrage et toutes les formes que pourra prendre la « traduction » dans l'univers de l'audio-visuel. Sans parler du statut juridique de certaines traductions et de leurs nombreuses variantes : traducteur juré, traductions officielles, « assermentées », certifiées conformes, etc. En tout cas : autant et plus que d'une typologie traductologique des textes traduits, c'est d'un clivage opposant deux catégories socio-professionnelles de traducteurs que relève la dichotomie qu'on établit traditionnellement entre traduction littéraire et traduction « technique » ou spécialisée.

Plus généralement, s'agissant des diverses appellations dont il est question ici, on a affaire à des étiquetages qui sont satisfaisants pratiquement, dans la mesure où ils ne laissent subsister aucune ambiguïté touchant ce dont il s'agit réellement, mais qui sont insatisfaisants conceptuellement, car ils manquent à satisfaire à l'exigence aristotéloscolastique de convenir « au seul défini » : en toute rigueur, ils embrassent notablement plus que ce qu'ils ont pour fonction de définir. A l'exception de celui de « traduction technique », au contraire trop restrictif. Quoiqu'il en soit par ailleurs, il ne m'apparaît en revanche pas utile de parler de « traduction de spécialité », car cette formulation (à mi-chemin entre le néologisme et la tautologie) ferait doublon avec la « traduction spécialisée », qui nous occupe ici, puisqu'aussi bien on se place au niveau didactique dans les deux cas.

Au terme de ce rapide examen sémantique du concept de traduction spécialisée et de ses équivalents synonymiques, je ferai encore une remarque relevant de ce que j'appelle la *logique de la synecdoque*, qu'on voit très souvent à l'œuvre dans le vocabulaire du champ notionnel, comme c'est ici le cas. Dans les pages qui précèdent, c'est dans une perspective esquissant ce qui serait une typologie de la traduction qu'il a été question de la traduction spécialisée, comme d'une modalité spécifique de l'activité traduisante par opposition à d'autres, quitte à ce qu'on en soit resté à des approximations encore assez floues. Et puis insensiblement, on en vient tout naturellement à étendre cette appellation à l'ensemble de la filière de formation où est enseignée cette traduction spécialisée (*pars pro tato*) et qui prépare nos étudiants aux métiers de la traduction. Toujours est-il qu'au sein d'une École professionnelle comme l'I.S.I.T., par exemple, les enseignements accordent certes une large part aux exercices de traduction spécialisée - mais pas seulement!

2. Questions de méthode

1. Dans l'esprit de ce qui précède j'ai proposé d'adopter en matière de formation des traducteurs professionnels ce que j'ai appelé la *règle des trois tiers* - des tiers « à la Pagnol », parce que ce sont des « tiers » inégaux⁴.

Dans le cadre de nos cursus de « traduction spécialisée » (au sens large, par synecdoque), le premier tiers est tout naturellement consacré à des enseignements de traduction où prédominent différentes modalités de la *traduction spécialisée* (au sens étroit), avec initiation corrélative aux langues de spécialité concernées. S'y adjoint un deuxième tiers de *savoirs auxiliaires* qui viennent nourrir le « bagage » cognitif, dont nous savons tous combien il est nécessaire à l'exercice de la traduction : économie, droit, relations internationales ou « géopolitique », etc. Enfin, les enseignements de *méthodologie* constitueront un troisième tiers : terminologie et traductologie (avec peut-être un peu d'histoire de la traduction), sans doute renforcement de la langue maternelle (français), communication interculturelle, mais aussi formation à l'utilisation des outils informatiques⁵ et aux N.T.I.C. (nouvelles technologies de l'information et de la communication) ...

Cela dit, concurremment, je voudrais en outre souligner ici - plus que je ne l'ai fait ailleurs - une dualité qui traverse l'ensemble des trois « tiers » de ce *trivium* curriculaire. Comme on sait, il y a d'une part tout un côté « technique » dans nos filières de formation, qui regarde du côté de la *professionnalisation* et sur lequel il n'est pas nécessaire d'insister dans le contexte où vient s'inscrire la présente contribution. Mais, d'un autre côté, il y a aussi une dimension qui relève de ce que j'appelle la *formation fondamentale*, qu'on aurait grand tort de sous-estimer et de négliger dans l'organisation des cursus. Ce sont là deux aspects opposés mais complémentaires qui constituent une *polarité psycho-pédagogique* de la formation. Il est juste que cette polarité traverse l'ensemble de nos formations. A titre d'exemple : dans le cadre des enseignements de méthodologie, les cours ou séminaires de traductologie penchent bien évidemment du côté de la formation fondamentale, mais elle comporte aussi des éléments d'ordre « technique », alors que ce sera la proportion inverse en ce qui concerne la formation en terminologie.

2. L'idée de *formation fondamentale* pourra sembler contestable ou même « fumeuse » à d'aucuns. De fait, elle est difficile à appréhender et *a fortiori* à définir ; mais je prendrai le risque de relever ce défi, en me situant à l'articulation du psychologique et du culturel.

Par formation fondamentale, on entendra les éléments de formation qui, dans un cursus, ont la vocation polyvalente et générative de faciliter l'acquisition de compétences différentes de celles qui étaient immédiatement visées (mais qui, sans doute, leur étaient apparentées), par un effet psychologique de *transfert proactif* propre à un apprentissage qui se révèle être de nature à induire positivement d'autres apprentissages (alors qu'il peut aussi se faire que, d'un apprentissage à un autre, il y ait un effet négatif d'*interférence*, le premier tendant à inhiber la mise en place du second). En restant à la surface des choses et à un niveau très général, on pourra dire que certaines disciplines relèvent de la formation fondamentale, apparemment plus que d'autres, dans la mesure où elles leur apportent un *organon* conceptuel et des fondements théoriques, comme c'est par exemple le cas des mathématiques pour les sciences exactes ou de la philosophie pour les sciences humaines⁶. Plus banalement, c'était aussi le bénéfice qu'on attendait de ce qu'on appelait la « culture générale » ; et c'était l'ambition de la tradition humboldtienne de l'Université allemande (*Bildung*).

Il est clair que, dans le cadre de nos filières de « traduction spécialisée », ladite formation fondamentale fera figure de *détour* par rapport à l'objectif explicitement affiché. Mais j'y vois l'illustration de l'un des principes cardinaux de ma pédagogie en général, à savoir qu'il convient d'*accepter de perdre du temps pour en gagner*⁷. Dans le langage traditionnel de la philosophie humaniste, on pourra dire que ce détour que constitue la formation fondamentale apporte un « supplément d'âme » à la technicité de nos cursus de formation. En termes économiques, ça s'appelle de l'« investissement » ; et au niveau de l'étude des comportements (ou éthologie), on sait que les « conduites de détour » (*Umweg*) font partie des modes de résolution des problèmes (*problem-solving*) les plus efficaces, que réussissent à mettre en œuvre les espèces vivantes les plus évoluées. Or, plus encore que pour les générations précédentes, ce détour me paraît être maintenant un passage obligé pour la génération de nos étudiants, compte tenu des déficits qui sont les leurs en matière de culture générale, comme aussi pour ce qui est de la maîtrise de la langue maternelle. Il convient de ne pas perdre de vue que la maîtrise de la langue maternelle est d'ordre culturel, autant et plus que strictement linguistique, et qu'avec la langue maternelle (L1 = LA), c'est le langage en général, c'est-à-dire indirectement aussi la maîtrise des langues de travail (LB et LC) qui sont en cause et, plus généralement, l'accès aux savoirs. Cela fait encore partie du fameux « bagage cognitif » du traducteur.

Dans le contexte qui nous occupe, les enseignements de *traductologie* contribueront bien sûr très largement à cette formation fondamentale. Comme j'y ai amplement insisté en d'autres lieux, la traductologie est en effet une *discipline de réflexion*, et non pas tant une *discipline de savoir*, qui aurait objectivé un secteur du réel et nous fournirait des informations qu'elle en aurait induites et dont nous pourrions engranger la synthèse⁸. On pourra même envisager d'introduire un enseignement d'histoire de la traduction (comme il a été envisagé plus haut) : à titre d'introduction, car cela peut constituer une entrée « en pente douce » dans la réflexion traductologique. Au reste, l'histoire constitue en elle-même un élément de formation fondamentale. Significativement, le sociologue Gurvitch voyait dans l'histoire et la philosophie un « duumvirat » qui, à ses

yeux, était au principe de l'ensemble des sciences humaines et sociales ; et on ne sait que trop combien l'enseignement de l'histoire a été saccagé depuis quelque trois ou quatre décennies.

Il arrive même que, dans nos filières de traduction spécialisée, il y ait des enseignements de « culture générale » sous une forme ou sous une autre, explicitement comme tel ou à l'occasion d'autres enseignements comme l'entraînement à l'exposé oral, à la synthèse de textes, la prise de notes (TPN), etc. Par ailleurs, ce qui m'intéresse ici un peu plus spécifiquement, c'est bien sûr le cas particulier de la traduction philosophique, qu'abordera ma troisième partie, dans une perspective didactique. Mais, encore une fois, j'entends souligner que cette dimension de la formation fondamentale a vocation à *traverser* l'ensemble des enseignements qui sont dispensés, ne fût-ce qu'incidemment, au gré de la personnalité des formateurs et des occasions ponctuelles qui peuvent ça et là se présenter. Ce pourra même être aussi bien dans le cadre des enseignements « linguistiques », en terminologie ou partout ailleurs. D'une façon générale, l'idée est que la formation fondamentale « irradie » au niveau des compétences particulières à caractère professionnel.

3. Mais avant d'évoquer l'approche didactique sur laquelle débouche la présente étude, je ferai quelques remarques à caractère *épistémologique*. Plus précisément, il s'agit de faire droit à certaines questions qui se posent effectivement à l'articulation de l'épistémologie et de la didactique.

D'abord : la théorie traductologique pour laquelle je plaide et à laquelle je travaille moi-même doit être *induite de la pratique* : ainsi n'est-ce qu'après avoir traduit une dizaine de livres (de l'allemand et de l'anglais) que je me suis risqué à publier mon propre livre sur la traduction⁹. Ceci posé, il se trouve que paradoxalement *le retour ne se fait pas* : il ne se fait pas de façon linéaire, au sens où il serait possible de *déduire* de la théorie des « techniques de traduction » ; la théorie traductologique n'est pas susceptible d'« application » (*stricto sensu*)¹⁰. C'est en tant que *culture traductologique* qu'elle est en mesure d'éclairer le traducteur dans l'exercice de sa pratique ; et il n'en va guère autrement de l'usage que nous en faisons dans le cadre de nos enseignements, en y problématisant les problèmes de traduction et en indiquant le type des solutions qu'il est possible d'y apporter. Là encore, c'est un point que je renonce à développer ici, à la fois parce que j'en ai amplement traité ailleurs et parce qu'il me semble qu'entre temps il est permis de penser que, d'une façon générale, la cause est entendue.

Surtout : je voudrais aller ici à l'encontre d'une option pédagogique consistant à *factoriser* l'enseignement de la traduction, en y distinguant des compétences partielles (*Teilkompetenzen*) très spécifiques et limitées, ce qui implique que soient définies des étapes de formation très précises, etc. - tout cela allant dans le sens de tout un discours moderne dont le paradigme nous est fourni par la « pédagogie par objectifs »¹¹. Il me semble qu'il y a là une assimilation subreptice de l'apprentissage (*learning*) et de la didactique qui est censée y conduire (*teaching*) à la logique d'un algorithme, qu'on aurait pu établir grâce à une analyse factorielle rigoureuse impliquant qu'on disposerait notamment d'une connaissance suffisamment exacte de ces deux processus corrélatifs pour admettre qu'ils seraient rigoureusement réciproques et qu'il nous est possible de les faire s'engrener l'un à l'autre avec une réelle précision. Avant tout, il n'est rien moins certain que soit actuellement accessible un ensemble de données empiriques

suffisant pour valider un tel modèle. Plus fondamentalement, je dirai qu'il y a lieu de voir dans une telle option pédagogique - et dans les hypothèses psychologiques dont elle se soutient implicitement - l'une des innombrables moutures du *positivisme* qui, à mes yeux, est l'idéologie dominante de la modernité et dont l'intrusion dans les sciences humaines est une illusion épistémologique dont j'entends (ici comme ailleurs) faire la critique, indépendamment de ses faiblesses philosophiques et de ses inconvénients existentiels par ailleurs.

Plus spécifiquement, il m'apparaît que la parcellisation de la compétence traductive (et, du même coup, de la pédagogie qu'elle serait censée exiger), dont on aurait ainsi fait implicitement l'hypothèse, présuppose que le substrat cérébral qui lui est sous-jacent relève d'une approche en neuro-psychologie qui n'est rien autre que celle d'un *modèle modulaire*. Or quand on travaille en neurolinguistique, il se trouve qu'on est amené à faire fond concurrentement sur deux modèles différents et même antithétiques. D'une part : le modèle modulaire, dans le cadre duquel on doit supposer que la faculté du langage humain est un ensemble de « sous-compétences » très spécifiées et partielles ; ce qui nous renvoie directement à la problématique des localisations cérébrales. Mais, d'autre part, on ne saurait en rester là et il faut admettre *en même temps* un modèle *holistique* (*Gestalt*) : faute de quoi, sans la globalisation synthétisant l'ensemble des opérations psycho-cognitives mises en œuvre par la faculté du langage que théorise ce modèle intégratif, cette immense chose qu'est le langage humain ne pourrait fonctionner, avec les incroyables performances qu'il accomplit, y compris dans les circonstances les plus triviales. C'est aussi dans la logique de ce second modèle que s'inscrit le projet de « formation fondamentale » pour lequel je plaide (cf. *sup.*).

Le maintien de ces deux modèles opposés du fonctionnement cérébral est proprement contradictoire : c'est l'équivalent épistémologique de ce qui constitue en psychologie une « dissonance cognitive ». Mais il peut se faire qu'on rencontre le même problème en sciences exactes. Ça été la même chose pour la théorie de la lumière, ou plus précisément s'agissant des électrons, quand Louis de Broglie (ainsi que Erwin Schödinger) s'est vu contraint de risquer une synthèse entre deux théories contraires : la théorie de l'émission débouchant sur une théorie corpusculaire et la théorie des ondes électromagnétiques, qui relevaient de deux piliers de la physique résolument opposés ; cela l'a conduit à concevoir la mécanique ondulatoire, ce qui semblait alors un mariage monstrueux, heurtant de front le « physiquement-correct » d'alors en quelque sorte ! Pour ce qui nous occupe, la contradiction apparente n'en est une que par rapport à un certain état de la recherche : on poursuit deux pistes qui, actuellement, semblent contradictoires, mais à l'appui desquelles on peut invoquer dans les deux cas des éléments de validation expérimentale (ou, en l'occurrence, empirique). On maintiendra la *dissonance épistémologique* entre ces deux positions aussi longtemps que les progrès de la recherche et de sa théorisation n'en seront pas parvenus à l'arbitrage d'une synthèse produite dans le cadre d'une théorie générale. Les exemples de ce genre abondent dans l'histoire des sciences ; et comme on sait, on avance beaucoup dans le domaine des neurosciences ...

Par ailleurs - et cela pourra sembler aller en sens contraire des arguments qui viennent d'être évoqués en faveur du modèle holistique - il conviendra d'oser *déglobaliser* la didactique que nous nous attachons à mettre en œuvre pour la formation de nos étudiants à la traduction spécialisée. Il en va ainsi notamment des différentes langues

concernées. Ce qui était déjà vrai au niveau de la pédagogie des langues concernant l'enseignement secondaire¹² l'est *a fortiori* pour les filières de formation professionnelle dont nous avons la charge. C'est ainsi qu'à l'I.S.I.T. nous sommes conduits à concevoir de façons radicalement différentes l'organisation du cursus pour des langues de travail « classiques », comme l'allemand, l'anglais ou l'espagnol, et pour l'introduction de langues « nouvelles » comme le chinois, l'arabe ou même l'italien. Et encore, au-delà des problèmes didactiques que pose la distance interlinguistique, il y a aussi le vaste chantier de la communication interculturelle¹³. Même des langues finalement aussi proches que l'anglais et l'allemand, par exemple, avec le cousinage culturel européen qui les sous-tend, appellent déjà des pédagogies différencielles ; et au demeurant je me propose d'aborder un aspect de cette question dans la troisième et dernière partie de la présente étude. - Sans parler de la délicate question de savoir quel(s) domaine(s) de traduction spécialisée et quelles langues de spécialité enseigner? au singulier ou au pluriel ? à quel niveau de spécialisation? et à quelle échelle? etc.¹⁴

Enfin : quelle que puisse être la théorie didactique, explicite ou non, qui est au principe de l'organisation de nos filières de traduction spécialisée, il faut ne jamais perdre de vue que ses fondements ne pourront jamais être autre chose que des *options pédagogiques* et que ces dernières comportent nécessairement un irréductible noyau « décisionnel », quand bien même on pourra (et on devra) invoquer certains éléments de plausibilité psychologique et psycholinguistique, voire socio-institutionnels et culturels, à l'appui des orientations proposées¹⁵.

3. Perspectives pédagogiques

1. S'agissant de cette forme tout à fait particulière de la traduction spécialisée que constitue la traduction philosophique, autour de laquelle tourne ici mon propos, je reprendrai les choses dès le début, en esquissant une typologie de la traduction excessivement schématique, inspirée de la méthode platonicienne des dichotomies¹⁶.

Dans la perspective qui nous occupe ici, on écartera d'emblée les différentes modalités de la « *traduction pédagogique* », comme le thème et la version, ainsi que les divers « exercices à base de traduction », dont nous sommes quelques-uns à avoir fait la critique il y a déjà quelque temps ; et *a fortiori* peut-on dire là encore que sur ce point, entre temps, la cause est entendue¹⁷. D'emblée (en 1972), dans une première dichotomie, j'y avais opposé ce que j'appelais la *traduction traductionnelle*, pour désigner un exercice de la traduction conforme aux contraintes du « principe de réalité », et non pas invalidé par les différentes « scotomisations » qui affectent la traduction dans l'institution pédagogique et la confinent dans ce que je m'étais plu à nommer « le vase clos de l'irresponsabilité pédagogique », avec tous les effets d'*artificialisation* que l'on connaît. - Une seconde dichotomie fait apparaître deux versants de ladite « traduction traductionnelle » : d'une part, la traduction spécialisée (ou « à orientation spécialisée » ou professionnelle ou fonctionnelle ou encore « technique » ...), qui est notre objet ici et dont, au début de la présente étude, j'ai marqué la difficulté d'en donner une définition rigoureuse ; d'autre part, ce par opposition à quoi on tendra à caractériser cette dernière et que j'ai rangée sous l'étiquette de « traduction littéraire » de façon un peu rapide et approximative, « à la louche » pour ainsi dire.

C'est cette catégorie de *traduction littéraire* à laquelle je veux maintenant porter attention. En fait, il ne s'agit pas seulement de traduction littéraire : je préfère reprendre

une formule du regretté Antoine Berman, qui parlait de la *traduction des œuvres*, en y subsumant bien sûr la traduction littéraire, mais aussi la traduction philosophique et la traduction des Textes sacrés. Ce qui est en cause, ce sont des textes qui existent en tant que textes, qui sont porteurs d'une haute ambition, et qui mettent souvent le traducteur - je ne dirai pas : au désespoir - mais à l'épreuve, avec la conscience de ses limites dans l'ambition téméraire mais nécessaire d'égaliser le texte original (To) dans sa traduction (Tt), et l'inquiétude qu'on n'y parviendra pas ... N'est-ce pas là une façon de célébrer *a contrario* la grandeur d'un texte, au service duquel on se met et auquel on tend alors à s'identifier, de façon inchoative, mais évanescence? On fait alors l'expérience de ce que j'appelle les « plaisirs austères » de la traduction, d'une formule oxymorique que je me plais à rapprocher d'une expression dont usent les médecins quand ils parlent de « douleurs exquises », mais en un sens tout différent ...

2. Mais, avant d'en venir aux perspectives pratiques qui sont à l'horizon de la présente étude, je veux aborder ici encore un point de terminologie. On aura noté que, jusqu'à présent, j'ai employé alternativement, sinon indifféremment, les concepts de didactique et de pédagogie. J'entends un peu préciser les termes maintenant.

Dans l'usage de notre milieu, le terme de « didactique » tend à remplacer celui de « pédagogie », à la fois sans doute parce que ce dernier serait perçu comme vieilli et parce que les connotations qui y sont attachées, en raison de son étymologie, semblent le renvoyer à un contexte scolaire, plus ou moins « infantilisant ». Mais, pour ma part, je distinguerai là deux concepts différents. Je définis la *didactique* comme une méthodologie de l'enseignement (ou de la formation) qui s'en tient essentiellement à la question des contenus et à l'organisation d'une progression de l'apprentissage quasiment algorithmique, obéissant à la seule logique interne de ces contenus eux-mêmes, ce dont l'enseignement programmé nous fournit le paradigme idéal (*imago*).

Pour ma part, je donne à la *pédagogie* un sens plus large, dans la mesure où la didactique y a sa place, en s'insérant dans un « contexte humain » plus vaste intégrant diverses déterminations d'ordre psycho-sociologique. Ainsi la méthodologie d'un enseignement efficace se doit-elle de prendre compte aussi la psychologie cognitive de l'apprentissage, mais encore une sensibilité psychosociologique aux aléas du relationnel dans l'alchimie du rapport institué entre formateur et apprenants, une attention à la psychologie individuelle des profils d'apprenants et de leurs motivations respectives (parfois changeantes), etc. A quoi devra s'ajouter une prise en compte du contexte sociologique, des déterminations socio-culturelles propres aux apprenants, des transversalités socio-institutionnelles du cadre dans lequel a lieu l'action de formation considérée, etc. J'exagère à peine ! en jargonant un peu. Plus modestement (et plus simplement), disons qu'un enseignement réussi présuppose qu'on ait une perception intuitive globale de l'essentiel de ces diverses composantes, et qu'on ne fasse pas une « fixation » sur les seuls contenus à enseigner, sur « la matière » (justement appelée la « discipline »). - Et ce, sans verser pour autant, à l'inverse, dans l'idéologie « pédagogue » élaborée par certains spécialistes des dites « sciences de l'éducation » (genre Philippe Meirieu)¹⁸ qu'on nous vend depuis trop d'années : la formule selon laquelle il s'agit d'« apprendre à apprendre », en elle-même justifiée, étant déformée en sa propre caricature en sorte que, comme on n'apprend plus quelque chose, une « matière » (ce serait à la fois élitiste et conservateur, traumatisant et idéologique), alors on n'apprend plus rien! (« démagogique »).

En tout cas, dans un domaine relativement objectif comme le nôtre, où nous mesurons assez bien les chances professionnelles qu'ont réellement nos étudiants (et qui, heureusement, sont réellement effectives), le fait de ne pas donner dans les illusions du pédagogisme, qui n'est que l'une des séquelles d'un gauchisme post-soixante-huitard en décomposition, ne veut pas dire qu'il faille nous enfermer dans le cadre d'une didactique objectiviste qui se limite aux seuls contenus à enseigner pour autant qu'ils s'inscriraient restrictivement dans le prolongement direct des exigences immédiates de la profession, telle que nous la connaissons actuellement. De même, la nécessité évidente pour nos étudiants de maîtriser l'utilisation des outils informatiques et des « N.T.I.C. » (cf. *sup.*) ne saurait vouloir dire qu'il fallût qu'en s'en tînt à savoir « bidouiller » des machines ... Il convient de ne verser ni dans le technicisme ni dans une sorte de « poujadisme » praticiste, comme il m'a semblé que sont trop souvent tentés d'y céder mes amis Daniel Gouadec et Yves Gambier, dont je reconnais par ailleurs les immenses mérites.

C'est pourquoi, au-delà d'une simple question de mot, je plaide pour une véritable *pédagogie* de la traduction qui, tout en s'attachant à relever les défis de la modernité, n'en renonce pas pour autant aux acquis de la tradition humaniste¹⁹. C'est aussi tout le sens de l'importance qu'il convient, à mes yeux, d'accorder corrélativement à la dimension de la *formation fondamentale* au sein de nos cursus et au « supplément d'âme » qu'elle est censée y apporter (cf. *sup.*). Et s'il m'arrive, à moi et à d'autres, de parler de « Didactique de la traduction », je dirai que c'est par un abus de langage cédant à l'usage tendanciellement dominant et en un sens assez lâche, dans la mesure où la traduction est justiciable d'une pédagogie, au sens que je viens de définir - sauf à la rabattre, par exemple, sur la linguistique contrastive, ce qui ne correspondrait en rien à la réalité de l'activité traduisante, et encore moins aux réalités du métier²⁰.

3. Les perspectives pédagogiques (plutôt, donc, que didactiques) vers lesquelles tend la présente étude débouchent sur la mise en place d'un *dispositif de formation* tel que je me suis efforcé de le définir et dont il convient maintenant de dire quelques mots.

D'une façon générale, dans l'esprit de ce qui a été dit plus haut, on comprendra que je plaide pour une remise en selle - partielle - de la traduction littéraire (*lato sensu*), c'est-à-dire de la « traduction des œuvres », dans le cadre de nos filières de traduction spécialisée. Quant à la traduction littéraire elle-même (*stricto sensu*), elle me paraît devoir y avoir une place (limitée bien sûr), ne fût-ce que dans le cadre (restreint) de la dite traduction générale. Il s'agit en effet de contribuer à une « reconquête » de la langue maternelle, dont on sait trop que la maîtrise en est parfois vacillante chez les étudiants des générations que nous avons en charge. Avec deux limites. D'une part, il conviendra de prendre garde de ne pas retomber dans les errements d'une primauté de l'esprit littéraire en traduction, tout particulièrement dans le cadre des cursus de traduction professionnelle (ou spécialisée) qui nous occupent ici - et ce, même si de grandes et vénérables institutions semblent n'être pas insensible aux charmes de ces Sirènes^{là21}. D'autre part, les textes littéraires qu'on envisagera de traduire dans ce cadre devront être de ceux qui mettent en œuvre ce qu'en d'autre lieux j'ai appelé une *esthétique classique*, où la « forme » littéraire serve et ne va qu'à servir le « fond », et non pas des textes qui relèvent du formalisme propre à certaines orientations de la littérature contemporaine²².

Mais, au sein du genre de la traduction des œuvres, c'est l'espèce de la *traduction philosophique* dont, à titre personnel, j'entendais traiter ici. De l'essentiel de la chose,

je ne dirai rien bien sûr !²³ Je m'en tiendrai à l'utilisation (sinon le détournement) que j'en fais pour la formation des traducteurs (spécialisés ou professionnels). Alors pourquoi la traduction philosophique? Il y a là un cas particulier illustrant la problématique d'une déglobalisation de la pédagogie de la traduction que j'ai évoquée plus haut. Si je fais entrer le loup de la philosophie dans la bergerie de la traduction, pour ainsi dire, ce n'est pas parce que je céderais à l'enthousiasme d'un prosélytisme qu'on rencontre chez les jeunes philosophes, voire chez de moins jeunes, et ce n'est même pas *a fortiori* parce que c'est mon « fonds de commerce » par ailleurs, à l'Université de Paris-X-Nanterre. Ce n'est pas non plus seulement parce que j'ai la conviction que la réflexivité philosophique est un élément essentiel à la théorie traductologique, comme je m'en suis expliqué en d'autres lieux²⁴. Si je me suis risqué à oser cette option - dont je ne doute pas que l'originalité confine aux yeux de certains à l'excentricité - cela tient à la spécificité de nos « terrains » et de nos champs d'expérience respectifs.

Il se trouve que la langue de travail dont je suis en charge, comme d'autres, est l'allemand ; et ma thèse est qu'en Europe les Allemands, les Français et les Italiens sont des intellectuels, à la différence des Anglo-Saxons ou des Espagnols²⁵... Plus exactement : quand les gens écrivent, même un texte « spécialisé », quelque chose d'un héritage culturel diffus vient « percer », plus ou moins consciemment et plus ou moins explicitement, dans leur démarche d'écriture (et de parole), si *matter of fact* qu'ils se veulent. En sorte que les Allemands (et souvent aussi les Français) seront portés à commencer leurs textes par des énoncés de principe, appliquant ainsi automatiquement dans leur démarche d'exposition le précepte classique qui veut qu'on aille du général (philosophique) au particulier (spécialisé). De même, dans les conceptualisations que met en œuvre un texte spécialisé de langue allemande (*Begrifflichkeit*), il m'apparaît qu'on entend de loin en loin un écho à la pensée de Kant ou de Hegel, par exemple. N'en a-t-on pas deviné les harmoniques en contrepoint de l'exposé de Hans Vermeer à Grenoble ? et y échappé-je moi-même toujours? Sans parler de la rhétorique et de la syntaxe de l'énonciation...

Dans le cadre des *séminaires de traductologie appliquée* (allemand) que j'assure à l'I.S.I.T., en aval de mon cours de traductologie générale, je pratique concurremment deux méthodes opposées et complémentaires : une approche *déductive*, dont il ne m'est pas possible de traiter ici ; et une approche *inductive* où, donc, je mets à contribution la « traduction philosophique ». Je ne m'étends pas ici sur la méthodologie didactique du dispositif de formation et, pour aller vite, je dirai seulement que c'est à un travail de *traduction raisonnée* qu'est consacré ce versant « inductif » de ladite traductologie appliquée²⁶. Compte tenu du caractère un peu particulier de l'option pédagogique qui est la mienne en l'occurrence, c'est ici sur le *choix des textes* proposés qu'il convient de mettre l'accent et de faire apparaître la logique pédagogique qui y a présidé.

Il ne s'agit pas de « faire de la philo » à proprement parler. Je ne donne évidemment pas à « mes filles » de l'I.S.I.T. les textes de Heidegger ou de Kant, par exemple, que je travaille avec mes étudiants en philosophie de l'Université de Paris-X-Nanterre. Ces grands auteurs sont en effet trop spéculatifs et empreints de « technicité » philosophique. En revanche, il m'arrivera de proposer à ces deux publics des textes empruntés aux mêmes auteurs, quand il s'agit notamment de J. Habermas, de Nietzsche, de Freud ou de Adorno, etc. En fait, ce ne sont pas tant des textes strictement philosophiques que ce que je préfère appeler des *textes d'idées* : dans l'esprit des auteurs qui viennent

d'être cités, à titre d'exemples. C'est ce qui m'a conduit à définir le concept de *discours théorique* sous lequel je subsume, plus généralement, aussi bien des textes de penseurs qui sont de vrais philosophes (comme ceux que je viens de mentionner), ou des essayistes, que des textes qui ont écrit les « pères fondateurs » (*founding fathers*) des sciences humaines (comme Max Weber, Marx, Freud, etc.), voire des textes relevant de la « science fondamentale » (comme Max Planck ou Werner Heisenberg, Wolfgang Köhler ou Kurt Goldstein).

L'enjeu est triple. D'abord : j'entends ainsi familiariser mes étudiants avec l'usage de certains concepts de base qu'on ne manquera pas de retrouver dans différentes formes de discursivité de langue allemande - dans la mesure où, comme je l'ai indiqué au début, certains de ces items « philosophiques », plus ou moins terminologiques, peuvent trouver ponctuellement leur place dans la langue générale. S'agissant ici des spécificités de la « langue-culture » des scripteurs d'outre-Rhin, il est bien clair que nous ne sommes pas libres de déterminer quels concepts le texte-source que nous aurons à traduire (To) pourra (ou ne devrait pas) convoquer. Or les germanistes qui ont assuré la formation initiale en allemand de nos étudiants en traduction auront, comme on sait, soigneusement contourné la philosophie et *a fortiori* ledit discours théorique. Ensuite: le travail sur de tels textes conduit à poser des problèmes d'ordre théorique et constitue par là-même un élément de formation fondamentale contribuant à promouvoir la réflexivité et l'aptitude à conceptualiser qu'est censé développer l'enseignement de traductologie, au service d'une meilleure clairvoyance dans la pratique traduisante. Enfin : à un niveau apparemment plus élémentaire, l'enjeu est aussi de renforcer la compétence linguistique des étudiants en les aidant à « penser en allemand », comme on dit, en usant d'une expression qu'en règle générale on n'entend qu'au sens superficiel où il s'agirait seulement de ne pas en passer d'abord par la langue maternelle quand on produit un énoncé dans la langue étrangère. Mais je veux prendre ici cette expression au sérieux, au sens plein où il s'agit proprement d'apprendre à *penser* en allemand, à partir de textes réflexifs, philosophiques et traductologiques (ce à quoi devra contribuer aussi, par ailleurs, l'autre versant « déductif » du séminaire de traductologie appliquée, qui n'a été mentionné plus haut qu'en passant).

En outre - ou, plutôt, corollairement - dans le choix des textes que je propose en traductologie appliquée, je retiens volontairement des *textes difficiles* (disons : relativement difficiles), c'est-à-dire des textes denses et complexes, très construits et bien sûr empreints d'une certaine abstraction réflexive, comme le sont ceux des philosophes et des intellectuels qui pensent (il y en a !). Encore une fois, nos étudiants n'y sont guère préparés; mais, encore une fois, il ne revient pas au traducteur de décider comment le texte qu'il a à traduire doit être écrit, aurait dû être écrit. L'enjeu est ici d'aider nos étudiants, qui sont déjà d'un très bon niveau, à se déprendre de ce qu'en d'autres temps j'ai appelé les *prestiges de l'intuition*. C'est-à-dire qu'ils devront ne pas se fier trop immédiatement à leur compétence, qui est pourtant bien réelle, et notamment se défier des automatismes acquis dans la lecture d'un texte-source: ils devront réapprendre à *construire le sens* d'un texte. Cela est d'autant plus nécessaire qu'il n'est pas rare que bien des auteurs de langue allemande cèdent à ce que je me plais à brocarder chez eux comme étant une certaine « coquetterie de l'obscurité ». En somme : il leur faudra en l'espèce prendre la mesure des difficultés et s'accorder le temps de la réflexion. C'est pourquoi, au sein d'une formation (de « traduction spécialisée ») où nos futurs traducteurs doivent apprendre l'efficacité et notamment la rapidité dans

la traduction « au kilomètre », l'enseignement de traductologie doit constituer un îlot qui permet de « faire une pause ». Faute de quoi, il pourra arriver que le texte-source, relativement difficile, n'aura pas fait l'objet d'une *lecture-interprétation* suffisamment rigoureuse²⁷ : en « sautant » tout de suite sur un équivalent-cible d'emblée idiomatique et apparemment satisfaisant, l'apprenti-traducteur risque de se tromper (précisément parce qu'il dispose déjà d'une certaine compétence). Il y a là une source d'erreurs que je diagnostique sous le nom du théorème lapsologique d'un *court-circuit* de la traduction²⁸. D'une façon générale, si les textes choisis sont difficiles, c'est en quelque sorte pour « muscler » les compétences (linguistiques) de ces étudiants avancés. Mais c'est aussi, plus spécifiquement, pour les amener à triompher de la difficulté en exploitant les ressources de ce que j'ai appelé la *redondance sémiotique* inhérente aux textes philosophiques et scientifiques: il est en effet souvent possible de trouver des solutions aux difficultés que présente le texte au niveau linguistique et discursif en faisant fond sur la logique du contenu, c'est-à-dire sur la cohérence de la structure argumentative du texte et sur la rationalité de l'objet dont il traite. On touche là un des aspects de la problématique très générale de la compétence de *réception*. Il y a déjà belle lurette qu'à l'É.S.I.T. on avait approché le problème en thématissant le concept de *contexte cognitif*²⁹; mais l'angle d'attaque adopté se situait essentiellement au niveau de l'oralité du travail de l'interprète et surtout la question était posée au plan des *informations* nécessaires à ce dernier pour exercer son activité. Ce qu'avec la traduction philosophique (*lato sensu*) je m'efforce d'apporter, c'est l'accent mis non pas tant sur les informations, mais sur la logique argumentative et la rationalité de contenu mis en œuvre par le texte; pour autant qu'il m'apparaît que souvent il y a là un déficit à combler.

On sera sans doute porté à penser que, d'une façon générale, le discours philosophique se caractérise par sa complexité, tant au niveau de sa terminologie conceptuelle qu'au plan de la discursivité qui la met en œuvre. D'aucuns trouveront même que cette complexité confine à l'obscurité. En fait, c'est surtout vrai de la philosophie allemande, comme on peut en faire l'expérience quand on lit Hegel ou Heidegger, et même Kant ; mais c'est beaucoup moins vrai des philosophes français, qui très souvent sont aussi des stylistes, de Descartes à Bergson (prix Nobel de littérature), Merleau-Ponty ou Lévinas, par exemple. S'agissant de la philosophie de langue allemande, j'entends relever ici encore l'un des problèmes qui m'a conduit à utiliser la traduction philosophique (allemand-français) dans le cadre de la formation des traducteurs professionnels au sein de laquelle j'interviens (à l'I.S.I.T.), à savoir : la *complexité syntaxique*.

La syntaxe de l'allemand, qu'on pourra dire « synthétique » (pour aller vite), offre de grandes possibilités de complexification, au niveau du groupe nominal, de la subordination, etc. Ces ressources spécifiques à la langue ne sont pas couramment utilisées dans le « langage ordinaire » (*Umgangssprache*) et notamment pas bien sûr à l'oral. A telle enseigne que même un bon germaniste n'en aura guère l'habitude et pourra être pris au dépourvu quand il se trouvera confrontés à certains textes élaborés. Or c'est là précisément un aspect de la discursivité philosophique de langue allemande que d'exploiter systématiquement ces ressources (mis à part Nietzsche, qui est à mes yeux le plus grand écrivain de langue allemande). Ainsi le corpus philosophique me fournira-t-il des textes que caractérise leur syntaxe (très) complexe, avec laquelle il conviendra d'avoir familiarisé nos étudiants. Il leur faudra alors se défier des « prestiges de l'intuition » et « construire le sens », comme je viens de l'indiquer, en faisant fond sur une conscience explicite et approfondie du métalangage grammatical (et idiomatique)

de la langue allemande. Là encore, il s'agira d'être capable de « penser en allemand » et, plus généralement, de renforcer la compétence linguistique de l'allemand.

Cela dit, au-delà de la seule maîtrise d'une langue de travail (LB ou LC) comme l'allemand - qui n'est bien sûr qu'un aspect « accessoire » de nos formations car, on ne le répètera jamais assez, nous ne sommes pas des écoles de langues ! - ce qui est en cause, c'est surtout l'entraînement à la démarche traductive elle-même, c'est-à-dire à ce décrochement des signifiants du texte-source débouchant sur la production d'un texte-cible équivalent et entièrement « naturel » dans la langue-culture-cible (LCt). C'est ce que j'appelle la *dissimilation*³⁰.

Confrontés à ces phrases longues et complexes, comportant notamment des groupes nominaux hypertrophiés, l'apprenti traducteur sera enclin à *couper* ces phrases et à les remplacer dans sa traduction par plusieurs phrases plus courtes. C'est une possibilité, légitime. Ce n'est pas celle que je pratique (et que je préconise). Je m'efforce quant à moi de garder les phrases longues (et même, d'une façon générale, de maintenir les points qui font la scansion d'un texte) : tout l'art étant alors de faire long sans faire lourd ! C'est au demeurant une vieille tradition littéraire qui remonte à la rhétorique cicéronienne de la *période*. Dans cet esprit, mes modèles littéraires sont Bossuet, Chateaubriand, Proust et Charles de Gaulle, sans parler de l'incomparable Descartes. Autant pour ce qui est de l'écriture que de la traduction (qui est une écriture-cible), je conteste formellement le fallacieux idéal de la phrase courte et paratactique, corrélatif d'une scotomisation des ressources grammaticales et stylistiques de la langue et d'une inhabileté à en faire usage³¹. Je n'y vois qu'une recette très « scolaire », relevant d'une pédagogie *a minima* qui mésestime les qualités des élèves et contribue à faire « baisser le niveau ». Cela dit, il est bien clair que le fait d'opter pour la phrase longue renvoie à mon *idiosyncrasie de traducteur* et que l'autre terme de l'alternative n'est pas moins légitime. Mais, pour toutes les raisons qui viennent d'être évoquées, on conviendra que la traduction philosophique tend à aller dans mon sens. Et si je mets la traduction philosophique à contribution dans mes séminaires de traductologie appliquée, et si c'est donc aussi dans le sens de la phrase longue que j'incline à entraîner mes étudiants (sans les y forcer), c'est qu'il y a là un défi à relever ! Comme tout bon « scripteur », un bon traducteur ne doit pas se cantonner dans la phrase courte par défaut, par impuissance stylistique pour ainsi dire.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les difficultés linguistiques et discursives que l'on rencontre en traduisant la philosophie en général et la philosophie allemande en particulier - et surtout, pour ce qui nous concerne, sur les conséquences pratiques qu'on peut en dégager pour la formation des traducteurs. Au-delà de la complexité syntaxique, il resterait à traiter des modalisateurs d'énonciation (« particules »), des connecteurs interphrastiques, de la grammaire des textes (*Textgrammatik*), etc. Mais la présente étude est déjà bien longue et je crains d'être sorti des limites de l'épure ; et puis je ne veux pas me retrouver enfermé dans une logique restrictivement contrastive de la traduction, dont j'ai amplement fait la critique ici et là.

Encore une dernière remarque sur le choix des textes pour la traduction philosophique que j'utilise en traductologie. Ces textes d'idées, relativement difficiles, ne fût-ce qu'en raison de leur complexité syntaxique, que je choisis sont des *textes d'auteurs* qui, ainsi que je l'ai déjà indiqué, existent en tant que textes. Ceux d'un Adorno, par

exemple, sont ceux d'un auteur qui est à la fois philosophe et sociologue (et même musicologue ...), mais qui est aussi un styliste, dont la manière a beaucoup marqué toute une génération; et, dans une moindre mesure, on pourrait en dire de même de J. Habermas, qui a été son disciple puis son collègue à Francfort.

Ce n'est pas vraiment ce genre de textes que rencontreront nos étudiants dans leur pratique professionnelle - ce que je ne manque jamais de leur dire. Bien au contraire ! De fait, il arrivera souvent que les textes qu'ils auront à traduire seront de facture véritablement médiocre, et même écrits « comme par un cochon », dirai-je en écho à un propos d'Albertine Simonet dans *la Recherche du temps perdu*. D'où la question qui nous est souvent posée: le traducteur a-t-il le droit d'améliorer le texte ? Ma réponse est qu'il en a le devoir ! car la tâche du traducteur est d'assurer un *service de communication*. Soyons plus précis. Ou bien : le texte est mauvais, et le traducteur se doit de l'améliorer - ce peut être même la raison qui fera qu'on consultera sa traduction. Ou bien : c'est un texte d'auteur, et la prétention à l' « améliorer » relève de l'inculture. Mais c'est justement l'occasion de faire la part des choses. Et puis : qui peut le plus peut le moins ! la fréquentation des grands textes (dans un cadre limité au sein de nos formations) a pour fonction d'aiguiser chez nos étudiants leur puissance communicative et expressive, dans l'idée que c'est de nature à « irradier » dans les tâches qu'ils auront à assurer par ailleurs.

Enfin, pour conclure, une ultime précision. On pourrait retirer des pages qui précèdent l'impression que la traductologie pour laquelle je plaide est foncièrement conceptuelle et théorique, sinon même spéculative, comme la philosophie. Pour aller vite - et ainsi que je m'en suis expliqué à maintes reprises - je dirai qu'à mon sens les fondements épistémologiques de la traductologie reposent essentiellement sur le *triangle interdisciplinaire* que constituent la linguistique, la philosophie et la psychologie, mais qu'en même temps on ne devra jamais perdre de vue que c'est une « science de la pratique », une *praxéologie*. Pour ces différentes raisons, les enseignements de traductologie ne doivent pas rester au niveau de l'abstraction théorique: ils devront être « centrés sur le sujet » (et je reprends là une formule du psychologue Carl Rogers). C'est pourquoi je me plais à dire *cum grano salis* que mes séminaires de traductologie appliquée relèvent de ce que j'appelle la *clinique traducto-thérapeutique* ...

Bibliographie

N.B. : On aura noté que, conformément à un usage de plus en plus répandu dans les publications en sciences humaines (et qu'on peut trouver agaçant), j'ai été amené à citer plusieurs de mes propres travaux, tant dans les notes que dans la bibliographie en fin d'article. La présente étude s'inscrit en effet dans le cadre d'une réflexion d'ensemble, dont c'était l'occasion de faire apparaître la cohérence, et avec laquelle il m'a semblé utile de marquer certains points de contact ; c'était aussi une façon d'alléger cette même étude qui, avec le recul, menaçait de prendre une ampleur excessive. Et puis, je suis quant à moi reconnaissant aux auteurs que je lis quand ils me fournissent des indications de cette nature. Enfin, ce m'a été l'occasion de mentionner (notamment dans la bibliographie en fin d'article) certains numéros spéciaux de revues et autres publications collectives consacrés à la traduction qu'autrement, peut-être, le lecteur eût ignoré. En revanche, je me suis limité à très peu de choses pour ce qui est des références bibliographiques en général.

Anis J., Eskenazi A. & Jeandillou J.-F. (dirs.), 2002, *Le Signe et la lettre*, Hommage à Michel Arrivé, Paris, L'Harmattan (coll. *Sémantiques*, sous la dir. de Marc Arabyan).

Balliu Ch., 2002, *Les traducteurs transparents, La traduction en France à l'époque classique*, Bruxelles, Les Éditions du Hazard (coll. Traductologie).

- Balliu Ch., (dir.), 2005, *Enseignement de la traduction dans le monde, Teaching translation throughout the world*, Numéro thématique pour le 50^{ème} anniversaire de la revue *META*, Journal des traducteurs (Université de Montréal), Vol. 50 n° 1, mars 2005.
- Balliu Ch., Bracops M., Mangano D. & Merten P., (dirs.), 2001, *Il fabbro del parlar materno*, Hommage à Jean-Marie Van der Meerschen, Bruxelles, Éditions du Hazard (Collection Actes).
- Blankertz H., 1969, *Theorien und Modelle der Didaktik*, Munich, Juventa (coll. Grundlagen der Erziehungswissenschaften 6).
- Capelle M.-J., Debyser F. & Goester J.-L. (dirs.), 1987, *Retour à la traduction*, Numéro spécial de la revue *Le Français dans le monde* (Recherches et applications), août-septembre 1987.
- Cortesi C., (dir.) 2005, *Quand la traduction se réfléchit*, Entretiens avec Jean-René Ladmira, Antonio Lavieri, Michèle Lorgnet, Emilio Mattioli, Turin, L'Harmattan Italia, *Cahiers du R.A.P.T.* (Recherches sur les aspects psycholinguistiques de la traduction), n° 5.
- de Dax d'Axat, F. et alii, 1998, Actes des *Journées de la traduction à l'Institut catholique* (10 et 11 janvier 1997), in *Transversalités*, Revue de l'Institut catholique de Paris, N° 65, janvier-mars 1998, p. 45-186.
- Bardin G., (dir.), 1987, *Traduire : langue maternelle/langue étrangère*, Numéro spécial de la revue *Les Langues modernes*, N° 1-1987.
- Israel F., (dir.), 2002, *Identité, altérité, équivalence? La traduction comme relation*. Actes du colloque international tenu à l'ÉSIT les 24, 25 et 26 mai 2000 en hommage à Marianne Lederer, Paris-Caen, *Lettres modernes/Minard* (coll. «Cahiers Champollion», n° 5).
- Israel F. & Lederer, M. (dirs.), 2005, *La Théorie Interprétative de la Traduction : tome 1, Genèse et développement*, Paris-Caen, *Lettres modernes/Minard* (Cahiers Champollion, n° 6).
- Israel L., 2004, *Cerveau droit, cerveau gauche*, Paris, Plon.
- Koskas É. & Ladmira J.-R., (dirs.), 1975, *Linguistique et pédagogie des langues*, Numéro thématique de la revue *Langages*, n° 39, septembre 1975.
- Ladmira J.-R., (dir.), 1972, *La traduction*, Numéro thématique de la revue *Langages*, n° 28, décembre 1972.
- Ladmira J.-R., (dir.), 1994, *Le traducteur et l'ordinateur*, Numéro thématique de la revue *Langages*, n° 116, décembre 1994.
- Ladmira J.-R., 2002, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris Gallimard (collection «Tel», n° 246).
- Ladmira J.-R., & Meschonnic H., (dirs.), 1981, *La traduction*, Numéro thématique de la revue *Langue française*, n° 51, septembre 1981.
- Ladmira J.-R. & Lipiansky E.-M., 1995, *La Communication interculturelle*, Paris, Armand Colin (Bibliothèque européenne des sciences de l'éducation).
- Lavault E., 1998, *Fonctions de la traduction en didactique des langues*, Apprendre une langue en apprenant à traduire, Paris, Didier Érudition (coll. «Traductologie», n° 2).
- Lavault E., 2004, « Traducteurs, traductologues, théories et pratiques: petit état des lieux », *Traduire*. Revue française de la traduction (organe de la Société Française des Traducteurs), n° 203, 4/2004, p. 7-24.
- Lavieri A. (dir.), 2004, *La Traduzione fra filosofia e letteratura, La Traduction entre philosophie et littérature*, Turin, L'Harmattan Italia.

Lee-Jahnke H., (dir.), 2005, *Processus et cheminements en traduction et interprétation*, Numéro thématique pour le 50ème anniversaire de la revue *Meta*. Journal des traducteurs (Université de Montréal), Vol. 50 n° 2, mars 2005.

Morgenroth K., Vaiss P. & Farre J., (dirs.), 2003, *Les migrations du travail en Europe* (Actes du colloque international *Migrations professionnelles et pré-professionnelles en Europe*, Université de Paris-X-Nanterre, 9 & 10 novembre 2001), Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien, Peter Lang, 2003 (coll. Travaux Interdisciplinaires et Plurilingues en Langues Etrangères Appliquées, Collection placée sous la direction de Klaus Morgenroth et Paul Vaiss : Vol. 1).

Reiss K. & Vermeer H., 1984, *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie*, Tübingen, Niemeyer.

Seleskovitch D. & Lederer M., 1984, *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier Érudition, 1984/2001 (coll. « Traductologie », n° 1).

Tatilon C., (dir.), 2004, *Linguistique et Traductologie*, Numéro spécial de la revue *La Linguistique*, Volume 40, fascicule 1/2004.

Notes

¹ Cf. mon livre *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, 2002 (collection « Tel », n° 246), p. 146 et *passim*.

² Au reste, c'est plus généralement le concept de traduction qui en lui-même fait déjà problème, ainsi que j'ai été amené à le montrer dans mon étude: « La traduction, un concept aporétique ? », *Identité, altérité, équivalence? La traduction comme relation*. Actes du colloque international tenu à l'ESIT les 24, 25 et 26 mai. 2000 en hommage à Marianne Lederer, textes réunis et présentés par Fortunato Israël, Paris-Caen, Lettres modernes/Minard, 2002 (coll. « Cahiers Champollion », n° 5), pp. 117-144 ; cf. aussi *Traduire : théorèmes pour la traduction*, op. cit. , p. XVIII sq.

³ Traducteur professionnel et excellent enseignant, Daniel Moskowitz a pendant plusieurs années été Directeur de la traduction à l'E.S.I.T. : voir son étude « Enseignement de la traduction à l'ESIT », in *Langages*, n° 28, décembre 1972, pp. 110-117.

⁴ C'est une problématique que j'expose en détail dans mon article intitulé « Formation des traducteurs et traduction philosophique », *Enseignement de la traduction dans le monde Teaching translation throughout the world*, sous la direction de Christian BALLIU, *Meta*, Journal des traducteurs (Université de Montréal), Vol. 50-1, mars 2005, pp. 96-106, *speciatim* pp. 99-103. La présente étude est, pour ainsi dire, une suite à ce précédent article, dont elle développe et approfondit certains prolongements, alors laissés dans l'ombre.

⁵ Voir notamment Daniel GOUADEC, « Traduction et informatique : les implications pour la formation », *Langages*, n° 116, décembre 1994, pp. 59-74.

⁶ Au demeurant, c'est déjà l'un des aspects positifs de la traduction philosophique pour la quelle je plaide dans le cadre de la formation des traducteurs, en attendant les arguments que je m'attacherai à mettre en avant dans ma troisième partie.

⁷ Au-delà de ce qui vient d'être évoqué au plan psychologique et culturel, je ne développerai pas ici les *principes pédagogiques* sur lesquels repose l'idée de formation fondamentale : voir mon étude (déjà citée) « Formation des traducteurs et traduction philosophique », *loc. cit.*, pp. 103-105.

⁸ C'est l'objet de la première partie de mon étude: « Théorie de la traduction : la question du littéralisme », *Transversalités*, Revue de l'Institut catholique de Paris, n° 65, janvier-mars 1998, Actes des Journées de la traduction à l'Institut catholique de Paris, 10 et 11 janvier 1997), pp. 137-157, *speciatim* pp. 137-141.

⁹ *Traduire : théorèmes pour la traduction*, op. cit.

¹⁰ Sur ces différents aspects du rapport entre *théorie et pratique* en traductologie, voir mon étude: « Traductologiques », in *Retour à la traduction*, éd. Marie-José CAPELLE, Francis DEBYSER et Jean-Luc GOESTER, numéro spécial de la revue *Le Français dans le monde* (Recherches et applications), août-septembre 1987, pp. 18-25 ; cf. aussi *Quand la traduction se réfléchit*. Entretiens avec Jean-René LADMIRAL, Antonio LAVIERI, Michèle LORGNET, Emilio MATTIOLI, Textes recueillis et présentés par Claudia CORTESI - *Cahiers du R.A.P.T.* (Recherches sur les aspects psycholinguistiques de la traduction), n° 5.

¹¹ Il m'a semblé que c'était la position que défendait, lors du colloque de Grenoble, mon amie Amparo Hurtado; mais avant d'en faire la critique nommément, il faudra d'abord que je lise avec attention son texte dans les Actes de notre colloque qui, par construction, ne sont pas encore publiés au moment où je rédige ma propre contribution.

¹² C'était déjà dans ce sens que j'avais plaidé jadis, ou plutôt naguère, dans mon étude : « Linguistique et pédagogie des langues étrangères », in *Langages*, n° 39, septembre 1975, pp.5-18.

¹³ Ceci fera l'objet d'une prochaine étude, dans le prolongement du livre que j'ai publié en collaboration avec Edmond Marc LIPIANSKY: *La Communication interculturelle*, Paris, Armand Colin, 1989 rééd. 1991 et 1995 (Bibliothèque européenne des sciences de l'éducation). - Sur le plan pratique de la formation professionnelle, nous avons créé à l'I.S.I.T. un Master spécialisé de « management interculturel » (première promotion 2004-2005).

¹⁴ Je ne peux ici que signaler cet aspect de la question, dont j'ai traité dans mon étude « Formation des traducteurs et traduction philosophique », [op.cit] pp. 100-102.

¹⁵ Là encore, les limites imparties à la présente étude m'interdisent de traiter ici de ce point, qui regarde les sciences de l'éducation, et je ne peux que renvoyer encore une fois à ce que j'en avais indiqué dans mon article: « Formation des traducteurs et traduction philosophique », *ibid.*, p. 98 et p.104.

¹⁶ Encore une fois, je ne fais ici que survoler une problématique dont j'ai traité plus au long dans deux études précédentes notamment : « Dichotomies traductologiques », *Linguistique*, vol. 40, fas. 1/2004, pp. 25-49 ; ainsi que « Traduire les langues, traduire les cultures. Une mise au point conceptuelle », in *Ilabro del parlar materno*. Hommage à Jean-Marie VAN DER MEERSCHEN, éd. Christian BALLIU, Martine BRACOPS, Daniel MANGANO et Pascaline MERTEN, Bruxelles, Éditions du Hazard, 2001 (Collection Actes), pp. 115-150.

¹⁷ Dès 1972, j'en ai fait la critique et je me suis attaché à faire la différence, très nettement, dans mon étude : « La traduction dans l'institution pédagogique », in *Langages*, n°28, décembre 1972, pp. 8-39 ; et cette étude m'a servi de base pour le deuxième chapitre de mon livre *Traduire: théorèmes pour la traduction*, op. cit., pp. 23-83. Cf. aussi le livre d'Elisabeth LAIVAULT, *Fonctions de la traduction en didactique des langues*. Apprendre une langue en apprenant à traduire, Paris, Didier Érudition, 1998 (coll. «Traductologie», n° 2).

¹⁸ Philippe Meirieu se verra décerner le prix Lyssenko 2011.

¹⁹ Cf. « Formation des traducteurs et traduction philosophique », *loc. cit.*, p. 104.

²⁰ Cf. « Dichotomies traductologiques », *loc. cit.*, pp. 31-33.

²¹ Cf. mes « Cousinages intellectuels », *loc. cil.* p. 153 sq.

²² Ce n'est point le lieu ici de développer ce point, que j'évoque dans mon étude : « La traduction entre en philosophie », in *La Traduzione fra filosofia e letteratura / La Traduction entre philosophie et littérature*, a cura di/sous la direction de Antonio LA VIERI, Turin, L'Harmattan Italia, 2004, pp. 24-65, *speciatim* p. 61 sq. ; cf. aussi mon Hommage à Michel Arrivé intitulé «De la linguistique à la littérature: la traduction», in *Le Signe et la lettre*, textes réunis par Jacques ANIS, André ESKENAZI et Jean-François JEANDILLOU, Paris, L'Harmattan, 2002 (coll. «sémantiques», sous la dir. de Marc Arabyan), pp. 337-347.

²³ Pour un bilan synthétique de mes travaux dans ce domaine (auquel j'ai consacré tout un volume de mon Habilitation à diriger des recherches, je renvoie à l'étude que je viens de citer (et que j'ai pour un temps pu considérer comme mon «testament» en la matière) : « La traduction entre en philosophie », *loc. cit.* ; cf. aussi, dans un esprit plus «magazine», mon article paru sous l'intitulé « Entre Babel et Logos », in *Le Nouvel OBServateur* : Hors-Série consacré à « 25 penseurs du monde entier ». n° 57, décembre 2004-janvier 2005, pp. 8-12.

²⁴ « Métaphraséologiques », *The Contribution of Language Teaching and Learning to the Promotion of a Peace Culture*. Actes du colloque A.I.L.A. de Thessalonique 9-12 décembre 1999, Thessalonique, 2001, pp. 97-117, *speciatim* p. 112 sq. et p. 106 sq.

²⁵ Je veux dire que les premiers manifestent un goût pour les idées qui trouve à s'exprimer dans leur manière de rédiger les textes en général, même quand ce ne sont pas des textes théoriques. Inversement, ce n'est pas ici une façon de dénier aux seconds l'aptitude à une réflexion abstraite, bien évidemment ! il y a des philosophes anglo-saxons et il y a des penseurs dans le monde hispanique ; mais il semble que ce goût pour l'abstraction conceptuelle soit moins sensible dans les textes « tout venant » en langue anglaise et en langue espagnole. Et puis, est-on si sûr que ce soit une qualité que d'être qualifié d'« intellectuel » ?

²⁶ Cela fera l'objet d'une prochaine étude, plus détaillée; mais j'en ai déjà annoncé les premiers linéaments dans mon article « Pour la traduction dans l'enseignement des langues : 'version' moderne des Humanités », in *Les Langues modernes*, N° 1/1987, pp. 9-21, *speciatim* p. 16 sqq.

²⁷ Une fois encore, le manque de place m'oblige à rester allusif et à renvoyer le lecteur à mes analyses marquant une coupure nette entre les deux phases de l'opération traduisante dans « Le 'salto mortale' de la déverbalisation' »,

in *Processus et cheminements en traduction et interprétation*, sous la direction de Hannelore LEE-JAHNKE = Numéro thématique de la revue *Meta*. (Université de Montréal), Vol. 50/ n° 2, mars 2005, pp. 473-487.

²⁸ Cf. « De la linguistique à la littérature : la traduction », *op. cit.*, p. 345.

²⁹ Cf. notamment Danica SELESKOVITCH & Marianne LEDERER, *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier Érudition, 1984-2001 (coll. « Traductologie », n° 1), p. 45 et *passim*.

³⁰ *Traduire : théorèmes pour la traduction*, *op. cit.*, p. 57, 190, 218, etc. ainsi que « Théorie de la traduction ; la question du littéralisme », *op. cit.*, p. 149 sq.

³¹ *Traduire : théorèmes pour la traduction*, *op. cit.*, p. 26.